

JOURNAL DES DAMEMOISELLES
PETIT COURRIER DES DAMES
 48 RUE VIVIENNE PARIS

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La description des costumes de la gravure coloriée, sera, je pense, le meilleur courrier de modes que nous puissions écrire pour nos lectrices. Les enfants occupent une si large place dans la vie intime des familles, que nous avons dû augmenter beaucoup le nombre des figurines qui donnent les modes créées pour ces tyrans aimés. Nous espérons ainsi satisfaire aux désirs si aimablement exprimés par nombre de nos lectrices. Ce numéro contient en outre trois travestissements qu'il sera facile de reproduire, la façon en étant simple.

Costume de dîner ou de soirée en tulle brodé, sicilienne brochée et faille rose.

— Sous-jupe en faille rose avec un plissé dans le bas; elle est couverte devant par du tulle brodé, coulissé au-dessous de la taille, découpé en dents à son bord inférieur; derrière une tunique en sicilienne bleue, coupée à gauche par une quille en velours mais à fleurs japonaises. Le corsage est devant, comme le tablier de la jupe rose, avec du tulle coulissé à l'encolure et à la taille; les côtés bleus, ainsi que le dos et la



Travestissements de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.
 Ange Pitou. Dame de la halle Louis XVI. Basque français.

manche qui est en tulle. Ceinture plissée en faille rose, se croise à gauche et forme dessous une bande

avec deux pans inégaux serrés par un nœud. Bas bleu pâle et souliers en satin maïs. Gants de Suède.

Costume Empire pour fillette de 8 ans et plus. — Lainage rouge et velours marron. Jupe plissée de larges plis creux et garnie au-dessus de l'ourlet, de deux cercles en ruban de velours qui passent alternativement dessus et dessous à travers de longues boutonnières; elle est montée au corsage par une ceinture que cache un large ruban de velours drapé autour de la taille et noué derrière d'un simple lien. Le corsage froncé à un empiècement carré à col droit. La manche a plusieurs bouillons avec un nœud en velours sur l'épaule. Bas marron clair et souliers vernis.

Costume d'intérieur en lainage tabac et dentelle crème. — Jupe en taffetas couverte par une robe en lainage, avec des crevés de dentelle crème, sur les côtés, et une très haute dentelle plissée formant un demi-tablier arrêté aux crevés. Le corsage froncé, avec l'encolure dégagée, garnie d'une dentelle tombante qui le traverse en biais devant, pour s'arrêter, à droite, à la taille. Ceinture en ruban de satin pourpre. Une manchette en dentelle appliquée sur la manche. Bas de soie pourpre. Souliers en chevreau brillant.

Costume genre marin pour enfant de 3 ans et plus. — Escot marine et moire rouge. Jupe plissée de plis creux et vareuse bouffante croisée sous un plastron en moire rouge; des revers bleus sont fournis par l'encolure rejetée; dessous autre revers en moire rouge. A la manche, revers en moire. Ceinture en ruban de moire rouge. Double rang de boutons dorés.

Robe en drap blanc pour fillette de 10 ans et plus. — Jupe en drap, plissée en quille à droite, ensuite un large pli creux; quille et pli cernés par un ruban brodé d'une grecque en soie verte; un dépassant ruché en taffetas vert au bord de la jupe. Le corsage froncé est traversé en biais, de gauche à droite, par un galon qui finit dans un tour de taille en ruban brodé. A cet endroit, un chou en ruban vert avec deux pans qui tombent sur le dessus du pli creux de la jupe. Col droit en ruban brodé, comme le poignet de la manche qui est large et froncée. Bas havane. Souliers en chevreau mordoré avec nœud vert.

Robe Empire pour enfant de 5 ans et plus. Cachemire écossais. — Jupe à larges plis creux; le lé-tablier froncé en cintre, au-dessous de la taille, de plusieurs rangs de fronces. Le corsage également froncé au-dessous de l'encolure, les fronces forment comme un

empiècement arrondi. Ceinture en large ruban havane drapée autour de la taille et nouée derrière. Bottes à guêtres. Capote bonne-femme en surah havane doublée de surah bleu coulissé. La passe enlevée avec un nœud bleu au-dessus.

Tablier pour lunch, cachemire rose. — Un carré dont deux pointes se trouvent former le bas du tablier et la bavette, échancrer les côtés pour former un angle évidé. Entourer le tablier d'un galon d'étamine décoré d'une broderie russe. Poche à la vieille garnie de dentelle, d'une traverse en ruban et d'un nœud de côté. Au bas une longue coque et un pan. Bretelles en ruban attachées, par un nœud, sur l'épaule. Attaches en ruban nouées sur la tournure.

Robe en ottoman crème pour enfant de 2 ans et plus. — Jupe en taffetas bleu et blouse en ottoman rehaussée d'une dentelle crème; le devant froncé à l'encolure et au-dessous de la taille, retombe en bouffant sur la ceinture bleue nouée, derrière, de deux grosses coques. Une dentelle posée en fichu se croise sur la poitrine et s'agrafe sous le nœud de la ceinture. A la manche froncée un parement en dentelle. Chaussettes en soie bleue et souliers en chevreau doré à patte boutonnée.

CORALIE L.

P. S. — M^{lle} Thirion vient de faire de très gentils costumes de soirée en vénitienne et en taffetas glacé dont la façon nouvelle est charmante.

Un taffetas rosé couvert de tout petits volants de crêpe découpés, piqués de pendrilles de perles qui scintillent comme des gouttes de rosée; la jupe est coupée à gauche d'un très large ruban de moire qui part d'une ceinture drapée enveloppant presque tout le bas du buste, à partir de la poitrine. Au décolleté une double dentelle que l'on retrouve à l'entournure.

Les draperies ne sont pas abandonnées et beaucoup de jeunes femmes les préfèrent à la façon droite, mais le pouf n'est plus développé et la tournure n'est qu'arrondie.

Le costume suivant donnera une idée du costume drapé comme on le porte aujourd'hui : Sicilienne unie et sicilienne brochée, fond crème. Jupe brochée et, sur les hanches, une draperie en uni, genre peplum, dont le côté touchant la tournure est enlevé dessus. Corsage en uni avec un gilet décolleté en broché tout garni de point à l'aiguille. La manche arrêtée au-dessus du coude, est terminée par une engageante.

C. L.

Explication des Gravures noires (pages 25 et 27)

Tracéissements (genre Incroyable. Ange Pitou). — Culotte bleue et bas à rayures rouges et gris clair. Le gilet crème est croisé, avec double rang de boutons dépassé par un bouffant de batiste; grands revers passant sur ceux de l'habit, qui est bleu, avec des boutons dorés. Manchette de dentelle. Cravate en batiste et jabot

de dentelle. Chapeau noir avec galon et boucle et corcarde. Souliers en cuir mat à boucle dorée.

Dame de la halle (Louis XV). — Jupe à rayures rouges et blanches, et tunique en broché relevée derrière. Tablier en taffetas rose entouré d'un volant déchiqueté. Poches avec volant. Caraco à basque tailladée; se fait en

lainage bleu, avec le devant en velours rouge, ainsi que la seconde basque taillée. Fichu en gaze blanche perdu dans le corsage. Devant, touffe de roses. Manche terminée par deux volants en gaze. Bracelet et nœud en velours. Bonnet en dentelle, couronne de coques en ruban. Collier, boucles d'oreilles, chaînes.

Costume basque (français).

— Culotte noire. Souliers en daim et guêtres rayées jaune et blanc, genouillères plissées en laine crème avec flots de grelots de côté. Gilet en cachemire blanc à revers perdus sous la veste, qui est en drap fauve, à col revers rabattu et ouvert. Poche, parement à la manche. Chemise à grand col cassé avec cravate en surah rouge. La manche serrée au poignet forme un bouillon. Ceinture en laine rayée roulée autour de la taille. Béret bleu.

Costume en faille noire orné de soutache et garni de galon. — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en faille avec un if brodé de soutache au milieu du tablier. Un galon fait de bouts de ganse de soie effilochés, est posé tout le long de la broderie comme au bas de la jupe, puis remonte à la taille, encadrant le côté en façon de panneau. La même chose de l'autre côté; les de derrière droits et plissés. Le corsage avec plastron brodé et bretelles en galon. Ceinture en moire. A la manche, un bouillon serré par un bracelet en galon; dans le bas une broderie. Col droit.



Costume en faille noire orné de soutache et d'un galon en bout de lacets de soie de Madame Pelletier-Vidal.

Cachemire ou drap léger crème. Le dessin courant se brode en soie et au point tige. La broderie faite, froncer

le fond, le monter au tour de tête. On double bande et fond d'une soie crème. Ce dessin peut aussi servir pour coussin rond, tabouret, et se broder au point de chaînette. Le tour de tête ferait une jolie petite bande que l'on alternerait avec d'autres bandes unies, en peluche ou drap, pour coussin, tapis de table, etc.

Manchon en drap pour petit enfant. — Peut se faire assorti au costume ou blanc. La soie assortie au drap. Les tiges de la fougère se font au point de côté et les feuilles au très long point de chaînette. La broderie terminée, appliquer sur l'envers une doublure de soie ouatée. Fermer le manchon par une couture, froncer les deux côtés pour réduire la largeur de manière à y passer la main. Poser une ruche en ruban et des attaches pour suspendre le manchon au cou. Ce dessin peut servir pour devant de robe et aussi comme guirlande, au dessus d'un ourlet, avec le jeté plus ou moins prolongé sur la jupe.

Suite de brandebourgs pour un devant de jaquette et le motif du dos. — Se brodent en soutache ou en grosse ganse ronde, ou avec les deux réunies, mais de moyenne grosseur.

Grande bande en broderie Richelieu pour robe de baby. — S'emploie aussi pour garniture de rideau et de

drap.

Petite bande trèfle, même broderie, pour lingerie. — Ces bandes peuvent se broder sur drap; le feston enlevé en soie de couleur tranchante.

Explication de la Feuille de broderies pour costumes d'enfant

Béret pour enfant, fond du béret et tour de tête. —

CHRONIQUE

NIGNE le nom du mortel ingénieux qui, le premier, imagina de donner un vaisseau pour armoiries à la ville de Paris, mais il serait difficile de trouver une comparaison plus juste pour peindre les différentes phases de la vie mondaine de ses habitants.

A cette heure, l'immense navire a rembarqué tout

son équipage, à l'exception des malades, ou soignant tels, en congé de convalescence à Nice, ou des trainards, en « bordée » dans quelque château. Tout le monde est à son poste; les vivres sont au complet; on a fait le plein des soutes à charbon; les feux sont allumés; l'hélice tourne. Elle ne s'arrêtera plus, sauf avarie grave, jusqu'à la fin de la traversée, autrement dit jusqu'au mois de juillet,

« Officiers et matelots, Sa Majesté le Monde attend
« de chacun de vous qu'il fera son devoir. »

Le devoir, pour le moment, n'est pas encore bien pénible. Les côtes restent en vue, nous sommes à demi-vitesse. En fait de diners, des couverts intimes de douze personnes. En fait de soirées, des réunions peu nombreuses d'où l'on sort à minuit. Rien de nouveau à signaler, sinon que les truffes ne sont pas bonnes cette année, ce dont je me console aisément, car la présence de ce corps étranger dans la nourriture m'a toujours causé moins de plaisir que de peine, même quand il est à l'apogée de la perfection.

Quand je dis qu'il n'y a rien de nouveau, je me trompe. Nous possédons un nouveau légume, connu sous le nom de *kronis* du Japon. Ce petit végétal verdâtre, assez semblable à un cornichon arrêté dans sa croissance, n'est pas plus Japonais que vous et moi, malgré le nom dont les marchands l'affublent. J'ai souvent mangé des *bamiés* en Turquie ou en Grèce, et c'est exactement la même chose. Pour être juste, ce débutant mérite qu'on l'encourage.

Quant aux soirées, je prévois que l'hiver sera rude sous le rapport de la musique. Je veux dire par là qu'on en fera beaucoup... entre amateurs.

— Comment! allez-vous dire. La musique vous fait horreur à ce point!

Doucement, Mesdames. Je connais des gourmets qui se feraient fouetter pour une bouteille de Chateau-Lafitte et qui sauteraient par la fenêtre si vous les obligiez à ingurgiter, pendant trois heures, sans discontinuer, le « vin de propriétaire » que je récolte dans les terres froides du Jura. J'ai autant de courage qu'une autre. J'ai couché à la belle étoile dans des forêts infestées de tigres et mangé des œufs pourris accommodés à l'huile de ricin. J'écoute, sans donner le moindre signe de malaise, le « rêve du prisonnier » chanté par la demoiselle de la maison, et même le « duo de Mireille » par la belle M^{me} Trois-Etoiles et son cousin. Avec des repos prudemment ménagés, on ne s' imagine pas ce dont je suis capable. Mais, dans une soirée musicale, on ne connaît pas les repos : les relais, tout au plus.

Aussi ne m'y voit-on guère, sauf quand la maîtresse de maison travaille dans la partie, car tôt ou tard elle se met au piano, ce qui l'empêche de garder les issues. Et alors... vous comprenez.

..

Les « jours » ont repris, mais beaucoup de femmes y ont mis moins d'entrain. On s'est tant moqué de l'institution qu'elle pourrait bien être en voie de devenir ridicule. Du reste, ces Messieurs lui ont porté un rude coup en s'abstenant de plus en plus de prendre part à ce défilé incommode. Je vois que, cette année, un certain nombre de femmes (et ce ne sont pas les moins intelligentes) reçoivent trois jours par semaine et seulement pendant une heure ou deux. Cela supprime la cohue et permet une ombre de conversation, sans compter qu'on n'a plus l'ennui mortel de rencontrer toujours les mêmes personnes au même endroit.

On a déjà donné quelques petits bals pour les jeunes filles affamées de danse. Plus que jamais, dans les grands bals du printemps, le menuet et la pavane

seront à l'ordre du jour. Partout l'on prend des leçons et l'on pioche la révérence. Même à l'église, vous vous apercevez des progrès accomplis ; le salut dit « du guillotiné » a fait son temps et j'en suis fort aise. Il n'était pas digne d'être civilisés.

Je n'ai pas grand'chose à vous dire des deux grands bals du 12 et du 19 à l'Opéra. C'étaient des bals de charité et cela me désarme, mais, hélas! c'étaient des bals publics, et j'estime que les mères qui ont refusé d'y conduire leurs filles ont bien fait. Au moment du cotillon, du moins à l'une de ces deux fêtes, les danseurs ont pillé les accessoires et le combat finit faute de.... munitions. Je me demande si nous ne verrons pas un jour, dans une occasion de ce genre, la jeunesse dorée faire un retour encore plus marqué vers les mœurs d'une civilisation moins gênante que la nôtre. L'enlèvement des accessoires n'est qu'un premier pas vers.... l'enlèvement des Sabines.

Peut-être que j'exagère. Mais, pour parler sérieusement, l'Opéra, qui gémit de la décadence progressive des bals masqués du Carnaval, prépare ce résultat en devenant une salle de danse à la disposition de toutes les œuvres charitables ou soi-disant telles. Il perd son prestige, non seulement de magnificence, mais encore de perversité mystérieuse et quasi-satanesque. D'ailleurs ce pauvre Opéra succombe sous l'écrasante réputation de son escalier. Tels ces maris annihilés par la beauté de leurs femmes. L'autre jour, faisant une emplette dans un bureau de tabac (rassurez-vous, je ne prise pas encore, mais j'emploie force timbres-poste), j'entendais la marchande dire à un étranger qui rechignait à donner ses vingt francs pour une entrée au bal :

— Oh! monsieur, rien que l'escalier les vaut.

Et l'étranger « y alla de son louis ».

Je trouve qu'il est aussi oiseux que gênant de faire le voyage de la vie à reculons, c'est-à-dire en regardant sans cesse vers le passé. Ce n'est pas le moyen de bien voir le paysage. Il faut admettre le changement, sinon y applaudir de parti pris.

Celui qui ne se trompe pas nous a dit que nous aurons toujours des pauvres, mais il n'a point affirmé que nous nous servirions toujours des mêmes moyens pour les secourir. Il est certain que l'épithète employée jadis pour une femme charitable : « Elle a passé en faisant le bien » doit souvent être remplacée de nos jours par cette autre : « Elle a dansé en faisant le bien ». Les pauvres, tout au moins, ne s'aperçoivent que partiellement de la différence.

Toutefois, il est curieux de comparer la bienfaisance d'aujourd'hui à celle d'une époque encore bien rapprochée. Le livre charmant de M^{me} Carette : *Souvenirs intimes des Tuileries*, m'en donne tout à la fois l'idée et le moyen.

Ici encore, on voit les effets produits par l'absence d'une souveraine. Pleurez ou réjouissez-vous, c'est une affaire d'opinion. Mais, quoi que vous fassiez, la place reste vide. Certes, madame Carnot mérite le respect universel par les efforts d'une générosité qui serait remarquée, même sans le rehaussement d'un vigoureux contraste. Mais elle ne peut faire, en somme, que ce que ferait, dans son chef-lieu d'arron-

dissement, une sous-préfète charitable puisant avec largesse dans les appointements de son mari. L'impératrice Eugénie pouvait faire et faisait plus : elle donnait l'exemple et imprimait une direction, suivie par des motifs plus ou moins terrestres ; c'est le secret de Dieu. Quand elle tendait sa belle main pour les malades et les pauvres, les millions y tombaient d'un bout à l'autre de notre cher pays. La sébile est vite remplie quand elle est placée sur les marches du trône, sous les yeux de celle qui commande à tous.

Oui, je le sais bien, c'est la « charité officielle », mais la bravoure d'une armée qui marche à l'ennemi est « la bravoure officielle », et c'est elle qui gagne les grandes batailles. Le livre de M^{me} Carette, si marqué d'un bout à l'autre du sceau très simple de la vérité, devient à peine vraisemblable au dernier chapitre, celui où elle raconte le bien qui fut alors accompli, sans attractions savantes, sans réclames ingénieuses, sur un seul mot précédé de généreux exemples.

Aujourd'hui personne n'a plus qualité pour donner l'exemple et pour dire le mot. Aussi l'on a dû chercher autre chose et voilà pourquoi l'on a fait flamber le gaz, recruté les violons, décolleté les femmes du monde, costumé les actrices, déchainé l'ardeur des gazetiers. Entrez, Mesdames et Messieurs ! On ne paye pas qu'en entrant ; on paye tout le temps. Les frais sont si forts ! Dieu vous le rendra... peut-être, en son paradis. Dans tous les cas l'escalier seul vous dédommage de vos sacrifices.

La preuve que je ne déteste pas *toujours* la musique, c'est que je suis allée au concert de M. Arthur Guidé, violoniste, lauréat du Conservatoire Belge, devenu l'un des maîtres Parisiens les plus appréciés. Sans doute quelques-unes de vous, Mesdemoiselles, reçoivent de lui des leçons d'accompagnement, leçons des meilleures ! et prennent part aux intéressantes matinées qui en sont comme le corollaire.

Donc, mercredi dernier, le professeur nous servait un menu musical varié de la plus heureuse façon, dans lequel, en maître de maison bien élevé, il s'est montré quelque peu avare de lui-même. Je parle, bien entendu, de la quantité des morceaux joués par lui, car, quant à la *qualité*, il n'a point fait preuve d'une modestie que personne, d'ailleurs, ne lui demandait. De mon côté, je ne lui jeterai point l'éloge à la tête, usage trop habituel en pareil cas. Je dirai seulement que la *Berceuse*, de Fauré, et la *Mazurka*, de Wienowski, ont été rendues par son archet de façon à satisfaire les auditeurs les plus habitués à une exécution parfaite.

Le maître me saurait mauvais gré de ne pas nommer à côté de lui des chanteurs tels que M. Ciampi et la femme de ce dernier (Cécile Ritter), le pianiste Louis Cœnen, le harpiste Hasselmanns, le violoncelliste Mariotti, l'accompagnateur Bourgeois.

M^{lle} Dangeville, du Gymnase, a coupé la soirée par des monologues qu'elle a dits avec son esprit naturel et son talent connu.

CONSTANCE.

HISTOIRE TRÈS SIMPLE

(SUITE)



GEORGETTE eut cette imperceptible rougeur qui lui montait aux joues chaque fois que M. l'Inspecteur lui parlait de ce ton de politesse respectueuse.

— Cela m'amusait, moi aussi, de causer ! avoua-t-elle naïvement.

Et comme Jacques s'éloignait, elle lui cria, abritant son regard sous ses deux mains, car le soleil l'éblouissait :

— Nous pourrions continuer plus tard !...

Et, en effet, ils continuèrent.

Jacques Debiernes, sans aucune distraction dans ce village perdu, s'occupait de Georgette bien plus qu'il ne l'eût fait en d'autres circonstances. Il prenait plaisir à la faire causer, à écouter sa conversation primesautière, relevée d'une pointe de drôlerie souriante et naïve, à voir cette vivacité avec laquelle elle s'intéressait aux mille petits détails de sa vie quotidienne.

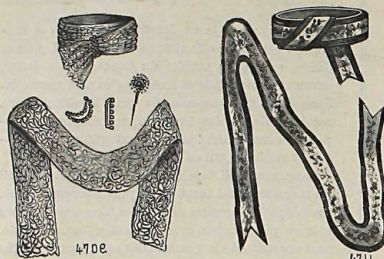
Peut-être ne partageait-il pas absolument le goût qu'elle montrait pour la pêche, mais elle paraissait

si bien convaincue que nul plaisir plus grand ne pouvait être offert à M. l'Inspecteur ! Aussi, il ne savait pas résister à la proposition d'une visite à l'étang des Anguaies qu'elle lui faisait avec ce joli sourire qui était une lumière sur son visage.

Alors il se laissait guider le matin, à travers la forêt pleine de senteurs, encore frémissante sous la rosée, où le vent passait avec un bruissement léger dans les aiguilles des sapins.

Et il marchait, écoutant le babillage de Georgette, très maternelle avec la petite Rose, le seul chaperon que tante Fanny crût nécessaire de lui donner... Encore ne pensait-elle pas qu'un chaperon pût être nécessaire ; à ses yeux, Georgette était encore une petite fille et Jacques était... M. l'Inspecteur... Si Rose venait, c'était surtout parce qu'elle s'intéressait fort à la pêche !...

M. l'Inspecteur, lui, l'appréciait d'une façon beaucoup plus modérée. Mais il aimait à voir la mine sérieuse de Georgette, les yeux fixés sur le bout de sa ligne, et le sourire de satisfaction qui entr'ouvrait ses lèvres rouges comme des fraises mûres, quand



Cravate Louis-Philippe.

Jarretière Maçon.

feston par une broche longue.

Trois petites épingles en perles fines pour brides et cravates.

Nouvelle jarretière Maçon. — Un ruban en faille broché serre un peu; on fait passer intérieurement l'un des bouts et ce bout doit dépasser la jarretière.

Cravate Louis-Philippe en tulle dentelle. — Un seul bout dentelé. Le bout droit se pose de côté; on tourne la cravate autour du cou pour ramener devant le bout festonné, que l'on retient à quelques centimètres du

TRAVESTISSEMENTS

Bavaroise, jeune femme. — Première jupe en velours rouge et seconde jupe en pékin à rayures bleues et grises, celles-ci brochées. Le corsage en velours gris décolleté sur une guimpe en batiste; à l'encolure, fichu en velours drapé et fermé par une agrafe artistique, semblable à celle de la ceinture qui est en velours, de même que la pièce de la poitrine. La manche en batiste bouillonnée dans le haut, serrée au bas, avec un bas de manche plat en satin bleu. Corsage et pièce encadrés d'un galon d'or. Boutons assortis. Bas bleus. Souliers noirs à boucles. Bonnet en fourrure.

Tyrolienne, enfant de 6 ans et plus. — Première jupe en lainage à rayures verticales bleues et jaunes; seconde jupe derrière seulement, se perdant sous le tablier jaune; trois velours bleus cousus horizontalement. Tablier en taffetas crème, au-dessus de l'ourlet deux rubans en satin, le premier fauve, le second bleu; aux poches ornement en ruban. Guimpe en tulle crème avec un corselet de soie, devant deux traverses en velours bleu retenues des bretelles. Collierette tuyautee en mousseline de soie. La manche large froncée à 6 centimètres du bord, un nœud bleu de côté. Bas bleus et souliers vernis noirs. Chapeau en feutre gris; un velours bleu entoure la calotte cône qui reçoit, de côté, une touffe de plumes crème.



Bavaroise.

Tyrolienne.

Portugaise.

TRAVESTISSEMENTS DE MADAME GRADOZ.

Portugaise, jeune femme ou jeune fille. — Jupe en lainage biche à dessin bleu, avec le bas en velours bleu. Un tablier en lainage à rayures rouges, bronze, écru sur fond vert ancien. Corsage en velours posé sur

une chemisette en batiste crème, montée à un col en velours bleu. A la manche large, très haut poignet en velours. Une tunique en tissu rayé rouge, bleu et biche, drapée très haut sur la hanche, enveloppe le bas du corsage. Collier à trois rangs de sequins étagés. Foulard rouge et écru drapé sur la tête et serré à la nuque par un lien. Bas rouges. Souliers mordorés.

Costume de dîner en bengaline verte et drap blanc. — Jupe en drap blanc, ainsi que la pièce du corsage. A droite, sur la partie découverte par la tunique, un pli creux descend en spirale, pli en drap blanc brodé, au bas, de fleurettes en soie blanche et fil d'or; poignet de la manche et col droit, brodés de même. La tunique en éolienne brodée à même et en soie, s'arrondit à gauche et à droite, forme un revers, large sur la hanche et finissant en pointe; des plis à gauche à la taille. Corsage croisé: le côté gauche qui enveloppe le devant de la taille s'agrafe sous le bras. Une broderie garnit le contour.

Costume en vigogne bleue. — Jupe en la-

fetas avec quille en drap blanc marquant le milieu du tablier; de chaque côté, un pli creux en vigogne, garni dessus d'un galon brodé, rejoint la tunique en vigogne dont le bord reçoit une broderie; tunique légèrement drapée derrière. Corsage composé d'un gilet en drap blanc, qui reçoit une broderie terminée en pointe à la ceinture brodée, et d'une veste droite avec broderie. Col droit. A la manche, un jockey et un parment brodés.

Fentail en gaze, avec garniture de fines fleurs légères, au milieu; monture en ivoire à branches torsadées.



Eventail en tulle pailleté de la maison du Talsman, passage Jouffroy.



Costume en vigogne bleue. De Madame Pelletier-Vidal.



Costume de dîner en bengaline verte et drap blanc. De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

une pauvre victime s'était laissé prendre. Même, il regardait si bien Georgette qu'il en oubliait pourquoi il se trouvait là, au bord de l'étang, où le soleil jetait de grandes nappes éblouissantes; et, tout à coup, il entendait une voix fraîche lui crier d'un ton contenu :

— Monsieur ! Monsieur ! attention ! Vous mordez !...

M. l'Inspecteur, bon forestier peut-être, mais à coup sûr mauvais pêcheur, tirait alors brusquement la ligne et n'apportait rien... Alors Georgette, moitié riieuse, moitié fâchée, lui répétait du même ton assourdi, pour ne pas effrayer les hôtes de l'étang :

— Vous allez trop vite ! toujours trop vite !...

— Ah oui ! je suis bien maladroit ! disait avec conviction Jacques très amusé de l'indignation de Georgette, qu'elle s'efforçait poliment de ne pas trop montrer.

Et elle, sans réfléchir, répétait avec le même entrain :

— Oh oui ! bien maladroit !

Alors, c'était la ligne qu'il fallait attraper dans les branches où M. l'Inspecteur l'avait lancée à l'étourdie, et que Georgette dégageait toujours la première, d'un *joli mouvement souple qui cambrait sa taille frêle*.

Puis la pêche recommençait, troublée de temps à autre par les craintes maternelles de Georgette, quand la jeune Rose oubliait la distance respectable qui devait la séparer de l'eau.

Enfin venait le retour vers la maison, avant que l'ardente chaleur de midi n'embrasât l'air, ils prenaient un sentier que longeait un étroit petit ruisseau, encaissé entre ses rives couvertes de hautes fougères d'un vert pâle, de camomilles sauvages, de larges feuilles d'iris, de ronces dont les branches retombaient, par une courbe flexible, dans l'eau transparente. Par endroits même, toute cette végétation folle devenait si touffue, qu'elle voilait entièrement le timide ruisseau. Puis se faisait une éclaircie ; de nouveau apparaissaient les eaux limpides et le ruisseau continuait sa course dans la fraîcheur parfumée du bois, entraînant une feuille frissonnante, un rameau brisé et reflétant, si humble qu'il fût, le large ciel bleu, apparu soudain dans une découpe pure du feuillage.

Il arrivait parfois que Rose s'arrêtait pour cueillir une fleur penchée sur le bord du ruisseau, pour regarder une *demoiselle* immobile auprès d'une herbe folle, tandis qu'à la surface du ruisseau s'agitaient des rondes éperdues d'insectes.

Alors Georgette et M. l'Inspecteur s'arrêtaient aussi, comme des parents complaisants qui voient de haut, avec indulgence, les jeux de leurs enfants.

Georgette répétait bien :

— Non, Rose ! Il est trop tard !... Nous ne pouvons attendre !... Viens vite !

Mais en dépit de ses sages paroles, Jacques la voyait amusée, comme Rose, des courses capricieuses de la *demoiselle*.

Puis, tous reprenaient leur marche. Et, sortant tout à coup de l'épaisseur de la forêt, le sentier venait rejoindre la grande route, qu'il suivait en serpentant sous l'ombre des arbres, où le silence s'animait du bourdonnement d'invisibles insectes, alors

qu'au loin, dans la plaine ensoleillée, les cigales chantaient follement.

Georgette aussi chantait, tenant Rose d'une main, de l'autre sa pêche de la matinée, qu'elle n'eût voulu, à aucun prix, confier à personne.

Derrière elle, venait M. l'Inspecteur...

Comme tous, il avait eu dans le monde sa part de soucis, de désillusions et de chagrins ; il avait vu de petites trahisons et de grands mensonges, des joies sans lendemain et des douleurs qu'un jour console. Mais, en ce moment, il oubliait tout cela, l'âme apaisée, rafraîchie par la vue de cette enfant heureuse, dont les petits pieds rapides laissaient à peine, sur la mousse, une trace légère de leur passage.

Comme si elle lui eût communiqué quelque chose de sa jeunesse confiante, il se prenait à penser que le bonheur est chose plus facile à rencontrer qu'on ne le croit communément : ceux-là seuls ne le trouvent pas qui le cherchent trop compliqué...

Et dans son souvenir, montait alors plus doux, plus charmant, plus aimé, un cher visage de femme dont le regard pensif était infiniment beau.

V

Tante Fanny était dans la maison, occupée du coucher des enfants.

Autour de la pelouse, M. l'Inspecteur et l'oncle Pierre se promenaient tout en fumant ; et, de temps à autre, le bruit de leur conversation arrivait jusqu'à Georgette qui les suivait des yeux, de sa place habituelle sous le platane, sa frêle petite personne enfouie dans le grand fauteuil-berceuse de l'oncle Pierre.

D'un mouvement machinal du pied, elle se balançait ; et, quand elle regardait le jardin baigné dans une ombre transparente, quand un souffle de vent passait sur son visage comme une molle caresse, elle se mettait à penser que les nuits d'été remplies d'étoiles et de parfums sont bien belles !... Mais jamais, avant cette année, elle ne s'en était ainsi aperçue...

La saison se prolongeait très chaude. Chaque soir, il était possible de rester assez tard dehors, et il n'y avait pas, dans toute la journée, d'heure que Georgette préférât à celle que l'on passait alors à causer, dans le jardin tranquille, où des senteurs de roses, d'héliotropes, de chèvrefeuille montaient et se confondaient, rendues plus pénétrantes par la fraîcheur du soir...

Quelquefois, M. l'Inspecteur et l'oncle Pierre s'engageaient dans de grandes discussions sur la politique ou l'état des forêts, ou tout autre sujet non moins grave, et Georgette, bien qu'elle s'efforçât d'écouter... — pour s'instruire !... — trouvait alors la soirée perdue et ne souhaitait de bien ni à la politique, ni aux forêts, ni à toutes les questions du même genre.

Mais il était d'autres jours où la conversation tombait sur les voyages que Jacques avait faits un peu partout, surtout à l'étranger. Ces jours-là, Georgette ne se lassait pas d'entendre et de questionner. Et comme les récits de M. l'Inspecteur l'intéressaient

beaucoup, il lui arrivait d'y songer encore, revenue dans sa petite chambre, sa tête blonde déjà posée sur l'oreiller; si bien que, plus d'une fois, elle rêva qu'elle aussi explorait les pays dont il avait parlé, et dans lesquels, en général, elle le rencontrait toujours!...

... C'est justement parce qu'elle n'aimait pas à perdre un moment de ces précieuses soirées que Georgette commençait à trouver un peu longue la promenade de l'oncle Pierre et de M. l'Inspecteur à travers le jardin... Elle avait bonne envie de les prier d'y mettre fin; mais elle n'osait pas en venir à cette extrémité, et elle attendait... non pas avec beaucoup de patience.

— Tout le jour ils sont ensemble!... Ils ne doivent plus rien avoir à se dire!

Et Georgette, pensant cela pour la dixième fois au moins, imprima un mouvement de bascule plus rapide à son fauteuil, histoire de passer le temps...

Une fois encore, ils revenaient de son côté, et elle pouvait distinguer leurs paroles.

— C'est, en effet, une question importante, disait l'oncle Pierre. Il faut y réfléchir...

Georgette ne prit pas la peine de se demander quelle pouvait être cette question importante, car Jacques, jetant son cigare, s'approcha d'elle.

— Vous devez nous trouver bien peu aimables, M^{lle} Georgette, de vous abandonner ainsi, dit-il.

Elle pensa :

— Oh oui! Je trouvais le temps un peu long!

Mais elle se contenta de répondre :

— Je me reposais en vous attendant.

— Etes-vous donc si fatiguée?

Elle se balançait de plus belle, tandis qu'il s'asseyait.

— Si vous saviez quelle journée remplie j'ai eue, vous ne m'adresseriez pas une semblable question!

— A quelle grande occupation vous êtes vous livrée? mon Dieu.

— J'ai aidé tante Fanny à fabriquer une masse de pots de confitures. Toute une table en était couverte!

— Tant que cela? Mais que peut-on faire d'une pareille abondance de confitures?

— On les mange! dit malicieusement Georgette... Seulement, vous comprenez, j'ai dû cueillir les fruits, les choisir, etc. etc... Et puis, Bébé a été très nerveux aujourd'hui... Ce sont les dents, je pense.

— Oh! bien sûr! fit Jacques s'efforçant d'être aussi sérieux que Georgette.

Il lui semblait toujours étrange de la voir, avec son apparence mignonne, sa voix fraîche de petite fille, parler comme une femme, de ce ton posé et sage de mère de famille expérimentée.

Il affecta de se mettre à l'unisson avec elle, et dit d'un air compatissant :

— En effet, la vie dans de semblables circonstances est une triste chose!

D'un bond, elle sauta hors du fauteuil.

— Oh non!... Ne dites pas cela! Je l'aime tant!...

Elle s'arrêta interdite de sa propre vivacité et fit quelques pas au hasard... Puis elle revint vers Jacques et demanda avec une mine de confusion drôle et charmante :

— C'est un peu ridicule ce que je viens de dire?

Jacques sourit :

— Je ne le pense pas.

— Vous ne parlez pas ainsi seulement pour me tranquilliser?

— Oh non! Je vous déclare la vérité!... La vérité vraie! répondit-il du même ton de badinage.

Mais ses yeux attachés sur elle avaient un indéfinissable regard — sérieux et bon — qu'elle ne comprit pas... Et pourtant, elle en éprouva une impression d'une mystérieuse douceur qui la fit tressaillir.

Machinalement, elle arracha quelques feuilles d'un arbuste qui se dressait sur le bord de l'allée, et revint s'asseoir... mais non plus sur le fauteuil-berceuse.

— Savez-vous, M^{lle} Georgette, reprit Jacques, que rencontrer une personne aussi contente de son sort est chose rare!... Grâce à vous, me voilà plus favorisé que ce sage de l'Inde qui parcourut je ne sais combien de pays afin de trouver un homme heureux!

— Et qui ne le rencontra pas? interrogea Georgette incrédule.

— Si!... Mais après bien des recherches... Et dans la personne d'un pauvre vieillard aveugle, gagnant sa vie à tresser des nattes de paille et qui ne souhaitait rien, satisfait d'avoir sa place au soleil... qu'il ne pouvait voir, cependant!

— Eh! bien, dit Georgette très franche, je n'aurais jamais la sagesse de me contenter d'un semblable bonheur!... Mais — et sa voix devint vibrante — avec tout ce que je possède, comment pourrais-je désirer quelque chose!... J'aime tant l'oncle Pierre! et tante Fanny! et Bébé! et petite Rose! et les fleurs!... et...

Elle allait dire « et votre séjour ici! » mais elle, si expansive toujours, se tut, la bouche close par une réserve instinctive.

Elle finit seulement :

— Et tout le monde est si bon pour moi!...

Il y eut un silence entre eux.

L'oncle Pierre était rentré, appelé dans la maison. Une cloche d'église se mit à tinter au loin, annonçant quelque fête pour le lendemain.

Derrière les arbres, la lune montait lentement; elle se devinait déjà dans la clarté pâle qui noyait leurs cimes; et quelques rayons, tombés sur la pelouse à travers des rameaux moins touffus, y faisaient toutes brillantes les gouttes de rosée qui tremblaient dans l'herbe.

Georgette reprit d'une voix lente, comme si elle eût cherché à suivre le travail de sa pensée :

— Je sais pourtant que la vie n'est pas bonne pour tous... Je sais bien aussi que j'aurai, comme les autres, mes heures tristes, et quand je pense à cela...

— Quand vous pensez à cela? répéta Jacques doucement comme elle s'arrêtait — si doucement que cette simple question la rendit soudain très confiante.

— Et quand je pense à cela, j'ai peur!... Oh! je ne pourrais pas supporter d'être malheureuse!

Ces mots résonnèrent dans la nuit comme un cri d'angoisse passionnée!... Et l'âme tout entière de Jacques s'emplit d'une pitié grave et tendre... Ah! pourquoi ne pouvait-il lui dire que toute amertume

lui serait épargnée, qu'elle n'avait rien à craindre...

Elle lui eût parlé ainsi en plein jour, les enfants autour d'elle, qu'il lui aurait peut-être répondu par un mot banal et vague d'espoir; peut-être même aussi, aurait-il plaisanté avec elle sur la gravité de ses réflexions.

Mais il subissait le charme pénétrant de cette nuit recueillie et calme, où vibraient plus lointains, comme assourdis, prêts à mourir, les derniers tintements de la cloche.

— Je désire que vous ne connaissiez les jours tristes dont vous parlez que le plus tard possible, dans longtemps, bien longtemps!... dit-il avec une douceur profonde. Mais d'ailleurs, vous vous montreriez alors beaucoup plus vaillante que vous ne le pensez, j'en suis certain...

— Vous croyez?... Pourquoi? s'écria ardemment Georgette.

— Pourquoi? parce que les femmes qui ont un cœur tel que le vôtre, enfant, trouvent à se dévouer, leur force et leur consolation; et elles savent encore être heureuses, leur propre bonheur fût-il brisé, en vivant pour les autres... en jouissant de leurs joies!...

Georgette perdit son regard bleu dans l'immensité du ciel étincelant.

— Vous me croyez meilleure que je ne le suis! murmura-t-elle... Jamais je n'avais réfléchi à cela... C'est très beau!

Elle se tut, toute sérieuse, et au bout de quelques instants répéta:

— Non!... Je n'avais jamais réfléchi à cela... J'étais bien égoïste.

Jacques sourit de l'humilité de cette exclamation et de l'accent sincère de Georgette.

— Dites que vous étiez, que vous êtes très jeune, et ce sera la vérité!... On n'arrive ainsi à se détacher de soi-même que plus tard, après avoir appris la vie... Et puis surtout, quand on aime!... acheva-t-il d'un ton bas...

Cependant Georgette l'entendit et, sans qu'elle sût pourquoi, dans son esprit passa l'image de la jeune fille aux yeux pensifs, qu'elle avait vue un jour dans l'album de Jacques; et une sorte d'angoisse lui serra le cœur.

Mais ce ne fut qu'une vision rapide, confuse, et qui s'effaça comme l'impression qu'elle avait fait naître.

La cloche ne sonnait plus, et dans le silence on entendait seulement la petite chanson stridente d'un grillon caché sous l'herbe épaisse. La lune était maintenant plus haut dans le ciel qui semblait tout lumineux. Sur les allées, l'ombre des massifs avait des formes bizarres...

... M. Vignal revint, suivi bientôt de tante Fanny, ils se mirent à causer tranquillement des menus faits du jour, et peu à peu Jacques se mêla à leur conversation.

Seule, Georgette restait silencieuse.

Jusqu'à ce jour, c'était son imagination que Jacques avait occupée. Et voici que, tout à coup, par quelques mots auxquels il ne songeait déjà plus, qu'un hasard avait amenés sur ses lèvres, il venait

de pénétrer dans cette petite âme enthousiaste et jeune...

Jamais encore personne n'avait parlé à Georgette comme il venait de le faire. Et elle trouvait une douceur inconnue dans cette foi qu'il avait en elle, dans son affection qu'elle devinait. Toutes sortes de pensées de dévouement, de charité infinie dont elle sentait confusément la beauté — plus encore qu'elle ne la comprenait — s'éveillaient dans son cœur, le remplissant d'une joie grave et émue qu'elle était heureuse de lui devoir...

... Un souffle de vent passa dans les branches, tout embaumé de vagues parfums, et souleva les petites mèches blondes qui voltigeaient sur le front de Georgette.

Jacques se tournait vers elle, étonné de son silence.

Avec ce léger châle blanc qui enveloppait sa tête et son buste frêle, son visage pensif, ses mains jointes sur les genoux comme dans un geste de prière, elle avait un air de Vierge...

Jacques en fut frappé.

— Comme vous êtes sérieuse, mademoiselle Georgette, dit-il. Nous avons causé ce soir de choses trop graves... J'ai peur de vous avoir attristée!

Elle le regarda de ses yeux rayonnants.

— Attristée?... Oh non! Je vous remercie de tout ce que vous m'avez appris!...

— Qu'est-ce donc? demanda tante Fanny qui avait entendu la fin de la phrase.

Jacques se mit à rire.

— Nous avons causé comme de graves moralistes.

— Ah! fit-elle sans insister...

Tante Fanny connaissait les moralistes de loin seulement.

— Et nous avons pris la résolution d'être des personnes extrêmement dévouées!... N'est-ce pas, mademoiselle Georgette?

Elle lui répondit par un petit sourire joyeux.

— C'est une très bonne pensée que vous avez eue là, approuva tante Fanny.

Puis ceci étant reconnu, elle donna le signal du retour vers le pavillon.

Georgette eut un cri de regret.

— Comment déjà?...

— Déjà?... Mais il est suffisamment tard!... répliqua M^{me} Vignal, toujours sage... Ah! le temps passe vite!... Je ne pouvais croire aujourd'hui, monsieur l'Inspecteur, qu'il y eût déjà près d'un mois que vous êtes avec nous?...

— ... Près d'un mois! Y a-t-il vraiment tant que cela? pensait, quelques minutes plus tard, Georgette, seule dans sa chambre, et, toute songeuse, elle roulait, dans ses petits doigts distraits, sa lourde natte blonde...

Ah oui! tante Fanny avait raison: le temps passait vite.

VI

Mais M. l'Inspecteur s'étant rendu à Paris pour quelques jours, Georgette alors trouva que les heu-

res ne s'enfuyaient plus si rapides... Volontiers même, elle leur eût reproché de s'écouler trop lentement.

Et cependant il se présenta pour elle une distraction inattendue pendant ces quelques jours.

Une après-midi qu'elle revenait du village, elle aperçut devant le pavillon la voiture des de Rancy, les châtelains de la Fougeraie — des Parisiens ! du beau monde ! comme disait tante Fanny avec force points d'exclamation — qui ne venaient guère à Montigny qu'en septembre, pour la saison des chasses auxquelles prenait toujours part M. Vignal, garde-général de la forêt. Et cette année même, leur séjour devait encore se trouver abrégé, car le prochain mariage de leur plus jeune fille Simone, les rappelait de bonne heure à Paris.

Georgette connaissait peu les habitants de la Fougeraie. Parfois seulement, du jardin, elle entrevoyait leur *mail* qui passait rapide sur la route, emporté par ses quatre chevaux au milieu d'un tourbillon de poussière, que traversaient d'une note gaie les robes claires des jeunes femmes.

Car il y avait toujours de nombreux hôtes à la Fougeraie. M^{me} de Rancy était une vraie Parisienne qui ne supportait la campagne qu'en société ; blonde, point jolie — d'aucuns même eussent dit laide, si elle n'avait su merveilleusement s'habiller — fort bienveillante, un peu banale, possédant juste assez d'esprit pour n'en point manquer, très bonne et non moins indolente.

Et par là, elle formait un contraste parfait avec son mari, doué d'une activité presque débordante ; amateur passionné de chasse et de sport ; qui eût volontiers toujours vécu à la Fougeraie, bien que dans le monde il se fût fait renommer par son irréprochable courtoisie, mais cette courtoisie était pour lui la forme d'un art qu'il connaissait à fond : s'ennuyer sans en rien laisser paraître.

A l'époque des chasses, il avait de fréquents rapports avec l'oncle Pierre, et ce n'était pas la première fois qu'il venait au pavillon.

En ce moment, il se trouvait devant la grille, causant avec M. Vignal auquel, sans doute, il était venu demander quelque renseignement, et dans la voiture, abritée sous son ombrelle de soie rouge, la baronne attendait.

Georgette eût volontiers rebroussé chemin, car cette élégante visiteuse l'intimidait un peu, mais il était trop tard, M. de Rancy l'avait aperçue et la saluait avec sa grande politesse tout en demandant à l'oncle Pierre :

— Mademoiselle votre fille ?

— Non, ma nièce Georgette, répliqua M. Vignal comme Georgette s'avavançait, prenant en brave son parti de cette rencontre.

H. ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DES HOMONYMES DU NUMÉRO DU 19 JANVIER :

Comte — Comptes — Compte — Conte — Comte — Conte.

MOTS EN ROUE

Même nombre de lettres à chaque mot, la même lettre commençant le mot à la jante, une autre même lettre le terminant au moyeu ; les mots forment les rais.

C'est un vain bavardage, une plaisanterie.
Ce ruban-là ceignait... le bonnet de coton.
On le récolte frais dans la verte prairie.
Elle fait, aux manteaux, doublure de bon ton.

Il provoque, à la fois, les sifflets et le rire.
Le rude moissonneur la manie au soleil.
En erreur elle sait gentiment nous induire.
Quel amas d'oripeaux ! Quel fouillis sans pareil !

A ce numéro sont jointes la double Gravure coloriée 4713

Et une *Feuille de broderie* : Béret à broder au point de tige pour enfant. — Manchon en drap à broder au point de feston, pour petit enfant. — Brandebourgs et motifs pour veste et paletot.

Les patrons suivants seront donnés en Février

Le 2 février. — Corsage-jaquette pour petite fille. — Corsage, Normande. — Corselet, Suédoise. — Veste Jeannot. — Veste.

Le 9 février. — Patron découpé d'une mante pare-pluie ou cache-poussière pour fillette de 10 ans.

Le 16 février. — *Album de travaux* : Coupe à cartes de visite. — Sachet plissé pour mouchoirs. — Boîte à faux-cols. — Robe à double jupe, au crochet, pour enfant de 18 mois à 2 ans. — Ombrelle en vannerie, jardinière ; se suspend au milieu des rideaux. — Couverture de livre. — Boîte à allumettes. — Dessus de clavier en molleton brodé. — Petite table Louis XV, couverte d'étoffe ou à peindre au vernis Martin. — Poignée en drap brodé pour fer à repasser.

Le 23 février. — Feuille de broderies : Col pour enfant. — Chemise, pantalon, jupon et robe pour bébé n° 2.

Petite visite, sortie de bal en matelassé fond rouge à dessins noirs. — Dos droit et devant formant la manche, devant qui rappelle le mantelet. Garniture de bouclettes de ruban noir formant un large galon. Les croquis montrent la visite avec le col relevé et le col baissé dégageant l'encolure devant.

Corsage Marguerite en velours Récamier, à pointe et lacé derrière, avec un bord de plumes naturelles; guimpe plissée et montante en gaze de soie crème, des bretelles en plumes relient le devant au dos.



Corsage Marguerite pour jeune fille.
Modèle de Mademoiselle Thirion.



Petite visite sortie de bal (Devant).
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Collier de plumes. Manche en gaze divisée en trois bouillons par des bracelets en velours.

Corsage Valois en faille blanche et velours canaque. — Se compose de bandes de velours et de bandes en faille; un plissé en gaze blanche forme une petite basque enlevée; hausse-col en velours et fin plissé en collerette. A la manche en faille, échancrée intérieurement bande en velours et manchette plissée. Un plissé en gaze forme éventail au-dessus de l'épaule.



Visite sortie de bal.
(Dos).



Corsage Valois pour jeune femme.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris, — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Rue Vivienne. 48

la Michodière. Etiffes
la Paix 15 Paris.



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Costumes de M^{me} BRUN-GAILLEUX 11 r. du Marche L'Honneur Costumes de Fillettes de M^{me} TASKIN 2 r. de la Michodière Tissus
en Poulard de la C^{ie} DES INDES 27 r. du 4 Septembre - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, rue de la Paix 15, Paris.

Modes de Paris

Rue Vivienne 48

Ayuntamiento de Madrid